

Des tortues et des hommes *Lucky* de John Carroll Lynch

Jean-Philippe Gravel

Volume 35, Number 4, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2017). Review of [Des tortues et des hommes / *Lucky* de John Carroll Lynch]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 26–27.



Des tortues et des hommes

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

« J'ai toujours cru que la chose sur laquelle on pouvait être d'accord était la chose qu'on regardait, mais c'est de la foutaise, puisque ce que je vois n'est pas ce que tu vois. » Voilà qui résume la philosophie de Lucky (Harry Dean Stanton, décédé le 15 septembre dernier), personnage qui touchera bientôt 90 ans dans une santé bonne à confondre tous les pronostics sur ce qui devrait nous attendre au bout de 60 ans d'une routine solitaire qui comprend plusieurs cafés extrasucre extracrème, quelques Bloody Mary et un paquet de cigarettes par jour.

Certes, il y a aussi les exercices de yoga (cigarette au bec) qui commencent la journée, la grille des mots croisés matinale (faite au *diner* du coin) et le *quiz* télévisé de l'après-midi qui, un mot après l'autre, tiennent l'esprit de

Lucky en alerte, etc. À l'heure des Bloody Mary du Elaine's Bar, il pourra ensuite partager sa science. « J'ai appris aujourd'hui que le réalisme est une chose! », dit-il, « mais ce que je vois n'est pas ce que tu vois. » Lucky n'est pourtant pas le vieux misanthrope solitaire et grincheux auquel on s'attendrait. En fait, rien ne se passe comme on s'y attend dans ce film tout aussi inattendu de John Carroll Lynch (intimidant interprète du suspect n° 1 de **Zodiac** de David Fincher et de Lyndon B. Johnson dans **Jackie** de Pablo Larain).

La construction du récit (par Logan Sparks et Drago Sumonja) est superbe pour un film où il ne semble presque rien se passer. Le décor de l'action, un bled perdu dans un environnement désertique, semble lui-même appartenir à un autre temps, comme à une époque

où le cinéma respirait encore. Lieux typiques, le *diner* du coin et le bar, le bled entier enfin, paraissent avoir été oubliés par 40 ans de modernisation sans s'en porter plus mal. Le désert qui l'entoure, avec ses cactus et ses tortues errantes, renforce l'impression de longévité, d'un écoulement du temps si ralenti qu'il paraît suspendu tout comme Lucky dans sa routine.

Mais un jour, Lucky tombe. Et se relève. Presque déçu d'apprendre de son médecin qu'il n'a rien, sinon qu'il vieillit, malgré sa santé de fer. En termes narratifs classiques, cela s'appellerait une fausse crise. En comparaison, celle qui frappe son ami Howard (David Lynch), qui perd sa tortue centenaire, est plus impressionnante. Et pourtant, pendant la semaine que dure le récit, Lucky, sans doute l'être le plus âgé à se trouver là,



après cette tortue perdue et les cactus, subit son petit voyage initiatique, à coup d'irruptions briseuses de routine. Désopilante scène de joints partagés avec la serveuse du *diner*, à regarder Liberace à la télé; celle de la visite d'un *attorney* avec qui Lucky veut tout d'abord se bagarrer; d'autres de rêves et de cauchemars étranges, de souvenirs qui remontent de l'enfance... Et toujours Howard inconsolable d'avoir perdu President Roosevelt, sa tortue, car elle est, dit-il, « une chose qui nous dépasse tous ». Une chose dont la gestation s'est passée dans un trou sous le sable et qui en est sortie pour voir le monde. Une bête qui traîne avec elle une maison qui deviendra sa tombe et qui a de nouveau changé d'horizons malgré son âge. Ce plaidoyer pour la grandeur d'une tortue disparue est une chose à voir et à entendre pour être crue, et David Lynch ne tient pas le moindre des rôles dans **Lucky** pour parvenir à codifier dans une fable animalière l'essence de ce qui arrive à son improbable héros.

Que deux personnes ne puissent voir les mêmes choses de la même manière (d'après Lucky) n'empêche pas que le regard d'un seul sorte de la coquille de ses premières impressions. C'est une leçon qu'enseigne magnifiquement ce film écrit et réalisé par des acteurs et dont le

personnage s'inspire autant de la vie que de la carrière de son interprète principal. Harry Dean Stanton, gueule ravagée depuis toujours, ayant maintes fois professé son athéisme, lui aussi vétéran de la Seconde Guerre mondiale et s'étant fait découvrir sur le tard comme plus qu'un acteur de seconds rôles en se voyant confier celui de Travis dans **Paris, Texas** de Wim Wenders (1986), en est l'exemple incarné. Mais le film dépasse le simple hommage en chargeant chacun de ses rôles secondaires d'une profondeur insoupçonnée, que ce soit le médecin (Ed Begley Jr.) qui avoue à Lucky que cesser de fumer lui ferait sans doute plus de mal que de bien; ou l'ancien bon à rien rescapé de justesse par l'amour (James Darren); ou l'*attorney* qui refuse la bagarre et prouve qu'il n'est pas un escroc (Ron Livingston); ou l'élan soudain de sollicitude de la serveuse du *diner* Loretta (Yvonne Huff) qui paie une visite à Lucky afin qu'il se sente moins seul, et à qui celui-ci confiera que la mort commence à le hanter.

L'une des beautés de ce film vivant est que ce pressentiment étend les horizons du personnage au lieu de les fermer, tant par son ouverture aux autres que par l'ouverture des autres que provoque son incurable franchise. Présent dans

toutes les scènes jusque dans deux courtes et poignantes scènes de rêves, le personnage d'Harry Dean Stanton est l'objet d'un film discrètement subjectif qui, malgré la conviction de Lucky que nul ne peut voir la même chose de la même façon, parvient en moins de 90 minutes à nous faire voir la vie comme ce nonagénaire la voit à l'instant même où ses yeux se rouvrent à la nouveauté, l'imprévu et l'étonnement, pour lesquels il n'y a pas d'âge. Le spectateur ignorant s'il atteindra cet âge de la vie, et la manière de voir qui peut l'accompagner, aurait tort de manquer cette rencontre. (Sortie prévue : 20 octobre 2017) 



États-Unis / 2017 / 88 min

REAL. John Carroll Lynch **SCÉN.** Logan Sparks et Drago Sumonja **IMAGE** Tim Suhrstedt **SON** Alex Altman et Michael Baird **MUS.** Elvis Kuehn **MONT.** Robert Gajic **PROD.** Greg Gilreath et Adam Henricks **INT.** Harry Dean Stanton, David Lynch, Ron Livingston, Ed Begley Jr. **DIST.** EyeSteelFilm